L’Europe sur la liste des espèces menacées ?

par Markus A. Lenz

chapo 300s

À propos de : Priya Basil, Franck Hofmann, Teresa Koloma Beck, Markus Messling (éds.): *Rhinozeros – Europa im Übergang*, No 1 *reparieren*. Berlin: Matthes & Seitz 2021.

Bien qu'il ne s'agisse pas d'un poids plume, ni sur le plan biologique, ni sur le plan culturel et historique, le rhinocéros doit malheureusement compter parmi les espèces menacées de la planète. Des siècles de chasse intensive et la diminution constante de son habitat font de cette créature, si *exotique* pour l'imaginaire eurocentrique depuis l'époque des empereurs de l'Antiquité, de Marco Polo et d'Albrecht Dürer, un exemple de relation perturbée et menacée de l'homme à la nature et à lui-même, en raison de son avidité et de sa curiosité, qui touche également les créatures non humaines en tant qu'objets de fascination et de recherche sous la forme d'une activité scientifique humanoïde.

Il est donc d'autant plus surprenant que la revue annuelle *Rhinozeros*, éditée par l'écrivain Priya Basil, la sociologue Teresa Koloma Beck et les spécialistes de la culture et de la littérature Franck Hofmann et Markus Messling, dont le premier numéro est paru en allemand chez Matthes & Seitz à l'été 2021, ait choisi cet animal à la peau épaisse et pourtant vulnérable comme figure de couverture. Car métaphoriquement parlant, cette série de magazines est dédiée aux préoccupations d'une des grandes aires culturelles de ce monde, qui est toujours moins associée aux bipèdes chassés, confinés dans des réserves et exploités qu'aux chasseurs et aux exploiteurs : Europe.

Cependant, si l'on examine la « Brève histoire culturelle du rhinocéros » (p. 195-200) à la fin de la première édition, il apparaît rapidement que les rédacteurs sont avant tout préoccupés par le potentiel subversif d'un animal qui peut être interprété de nombreuses manières allégoriques différentes. L'animal a depuis longtemps cessé de servir uniquement de symbole exotique de prestige pour les empereurs et les papes ou d'animal héraldique du colonialisme européen et de la vision universaliste-cannibale de l'Europe sur la nature et l'*Autre*. Les géants gris en sont plutôt venus à représenter la récupération d'une confiance en soi africaine en tant que donneurs d'images pour des récompenses telles que l'Ordre sud-africain de *Mapungubwe* ou, depuis le XXe siècle, ils ont accompagné en Europe même le potentiel subversif de la critique intellectuelle et artistique des images et métaphores dépassées des élites aristocratiques et bourgeoises de l'Europe moderne. Les lecteurs français le savent bien depuis la pièce de théâtre éponyme d'Eugène Ionesco, *Rhinocéros*, contre les différents fascismes européens et leurs mécanismes d'action, qui a été montée pour la première fois à l'Odéon à Paris en 1960, dans une période politiquement tendue au moment de la guerre d'Algérie, mais qui avait déjà connu sa première à Düsseldorf en 1959.

Réparer les dégâts – au-delà du souvenir ritualisé

Cet annuel européen, dont le premier numéro est consacré au thème de la « réparation » (verbe allemand : « *reparieren* » – réparer), connaît déjà des débuts prometteurs et veut donc faire plus que ‘simplement’ dénoncer les récits eurocentriques et colonialistes de l'universalisme d'influence européenne, auxquels les rhinocéros ont également succombé : Le magazine tente de s'interroger sur les possibilités de rétablir la justice à la suite des traumatismes historiques et de la destruction individuelle et collective des guerres mondiales et coloniales en choisissant le sujet de sa première publication – ce thème difficile et complexe de la « réparation » historique. L'astuce est qu'il donne également une large place aux opportunités qui peuvent découler précisément des expériences et des blessures historiques et actuelles d'une relation endommagée de l'Europe à elle-même et au monde sous la forme d'un nationalisme de droite croissant, d'une cécité à l'égard de l'histoire, de formes de mémoire ritualisées, vides et mécanisées, de la peur de la migration et de l’« *Überfremdung* ».

C'est pourquoi les contributeurs, qui ont des antécédents professionnels et artistiques très différents, cherchent chacun des voies spécifiques à leur sujet qui pointent du doigt la révision historique et la défiance nationaliste. Dans les ruines d'un universalisme autrefois dominé par l'Europe, avec son paternalisme civilisationnel et son exploitation de grandes parties du monde, un examen plus approfondi de la question révèle une variété d'approches, de perspectives et de possibilités pour une guérison à long terme et cicatrisée, mais durable dans la coexistence face à la responsabilité et à la culpabilité historiques. La revue ne se concentre pas sur le révisionnisme victimaire, sur le statut ou la quantité des groupes de victimes et sur la gravité des crimes commis les uns par rapport aux autres, mais sur une sensibilité spécifique aux préoccupations collectives et individuelles qui découle de l'expertise respective des contributeurs et aborde des questions historiques actuelles telles que les réparations et l'indemnisation des victimes de guerres et d'idéologies, mais aussi les possibilités de formes symboliques de ‘guérison’ des blessures de guerre, des traumatismes spécifiques aux groupes et des traumatismes individuels.

La lecture de ce premier numéro d'une nouvelle revue importante, riche en matière de réflexion intellectuelle et consacrée de manière engagée et constructive au discours sur la responsabilité de l'Europe envers elle-même et le monde, le montre clairement : la réparation ne signifie pas la monumentalisation des revendications mémorielles, elle va bien au-delà des gestes symboliques, qui sont comptabilisés sous le titre de « devoir de mémoire » en France ou de la « *Erinnerungskultur* » / « culture de la mémoire » en Allemagne. C'est ce que démontrent clairement, de manière émouvante et instructive, les nombreuses contributions contenues dans la revue, émanant de philosophes de renom et actifs au niveau international, tels que Souleymane Bachir Diagne et Cord Riechelmann, d'écrivains, d'artistes et de photographes tels qu'Adania Shibli, Maria Tumarkin, Jakob Ganslmeier, Lina Meruane ou Mona Kriegler, de poètes tels que Jeffrey Yang, mais aussi de philologues tels que Marcel Lepper, de sociologues tels que Kristin Platt, de juristes tels que Wolfgang Kaleck. La lecture est détendue et pourtant habilement structurée par les caricatures de rhinocéros de l’illustratrice Friederike Groß, lauréate de plusieurs prix internationaux.

Des plaies inflammatoires du passé allemand....

Outre le débat passionné qui a lieu de part et d'autre du Rhin sur les réparations à accorder aux pays du monde anciennement sous domination coloniale européenne en compensation des crimes qui y ont été commis, le premier numéro – et sans doute aussi en raison du lieu de publication – se concentre également sur le rapport divisé de Berlin et de l'Allemagne à elle-même, à ses musées et lieux de mémoire, aux projets d'aménagement urbain à caractère symbolico-politique très discutés, comme le Palais de la République socialiste disparu, sur le site duquel on admire depuis 2021 le nouveau/’ancien’ Palais de la Ville prussienne sous la forme extérieure d'une façade – le « Forum Humboldt ».

Pour les lecteurs socialisés en France, les contributions de l'écrivain français et spécialiste de Berlin Camille de Toledo (p. 173-191) et l'interview de la metteuse en scène de théâtre de Dresde Carena Schlewitt (p. 106-125) pourraient être particulièrement instructives. Chacune d'entre elles, dans une perspective complètement différente et aussi dans un contexte médiatique et artistique différent, montre combien les blessures de la division allemande, mais aussi les conséquences de la réunification qui n'ont toujours pas été surmontées, sont centrales pour comprendre la République de Berlin et ses bouleversements politiques et sociaux au début du nouveau millénaire. Tandis que Schlewitt, en tant que directeur du « Centre européen des arts » dans le quartier de Hellerau à Dresde, met l'accent sur une perspective est-allemande transculturelle et transnationale, qui souligne aussi explicitement l'urgence d'un échange avec les artistes de l'ancienne Union soviétique, avec la Russie et les perspectives qu'elle offre du passé socialiste et d'un présent sous des auspices autoritaires, l'essai de Camille de Toledo « *Die Buche und die Birke* » (« Le hêtre et le bouleau ») traite de la question d'une « identité » est-allemande perdue, d'une nostalgie de l'’Autre’ qui, depuis la fin de la guerre froide, constitue un vide non seulement dans les relations entre l'Allemagne de l'Ouest et l'Allemagne de l'Est, mais aussi entre les États de l'ancien ‘bloc de l'Est’ et ceux de l'Ouest dit « libre », et qui semble actuellement accompagner de nouvelles formes de nationalisme affirmatif et de courants identitaires. Dans les deux cas, la question des réparations se pose donc moins dans une perspective d'être devenue historique, mais résolument sur la base des bouleversements politiques actuels, qui en Europe et surtout dans certaines régions d'Allemagne de l'Est, mais aussi d'Europe de l'Est, cherchent la question de l'identité dans des récits nationalistes et ethnocentriques prétendument dépassés. Sans condamner à l'emporte-pièce ces modes de pensée, Schlewitt et De Toledo cherchent tous deux des réponses ici, qui dirigent d'abord le regard vers les blessures d'une identité perdue ainsi que d'un sentiment d'appartenance blessé et moins vers les symptômes tels que la xénophobie, l'isolement défiant, le racisme, le révisionnisme et le nationalisme. Sur le plan photographique, ces blessures identitaires sont thématisées dans la série de photos « Haut, Stein » de Jakob Ganslmeier (p. 137-145), qui recherche les cicatrices, mais aussi les processus de résolution d'un passé ‘inscrit’ sur les corps et les lieux publics en Allemagne. Les traces d'une idéologie totalitaire sous la forme de l'architecture nationale-socialiste dans les lieux publics, mais aussi sur le corps des anciens néo-nazis sous la forme de tatouages recouverts ou effacés, deviennent ainsi les documents d'un processus matérialisé entre recouvrement et réinterprétation, mais aussi les signes d'une quête d'identité.

Toutefois, les articles consacrés à ce sujet ne portent pas seulement sur ce débat, qui reste très répandu en Allemagne après sa division, mais aussi sur des questions complexes et sensibles moins connues du public dans ce pays, telles que celle du statut de la langue allemande dans les anciens territoires coloniaux et le rôle des études allemandes dans ces territoires ; ou encore la haute portée symbolique de préoccupations juridiques apparemment secondaires – comme la compensation des demandes de pension des travailleurs forcés exploités sous le national-socialisme. Par exemple, on ne sait probablement guère pour quelles raisons ce travail forcé ne donnait pas droit à une pension pour cette activité professionnelle selon la situation juridique formelle de la République fédérale. La reconnaissance de ce travail a toutefois permis non seulement un accès simplifié aux prestations compensatoires, mais aussi la reconnaissance d'une prestation de travail réalisée sous la contrainte, qui mérite ici un paiement tardif. La sociologue et psychologue sociale Kristin Platt réussit à transmettre cette question juridique symboliquement très chargée à un lectorat moins versé dans les questions juridiques (p. 147-159).

Le germaniste Albert Gouaffo, quant à lui, s'appuie sur un problème facile à négliger à première vue, celui du statut de la langue allemande dans l'ancienne colonie du Kamerun, pour plaider en faveur d'une opportunité qui peut découler d'une réorientation des études allemandes sur place en tant que discipline qui se considère comme indépendante des études allemandes pratiquées en Allemagne (p. 32-41). Il ne s'agit de rien d'autre que de la possibilité d'un débat et d'un échange académiques sur un pied d'égalité avec un pays, Cameroun, où la plupart des publications sont en français, mais qui est historiquement lié à l'allemand en tant que langue des colonisateurs, mais aussi en tant que patrimoine culturel et moyen d'échange et de communication.

… à une conscience européenne mondialement intégrée

Bien que le premier numéro de la série se concentre principalement, mais pas exclusivement, sur des sujets ‘allemands’, des regards latéraux sur la France, l'Australie, le Chili, mais aussi sur les États-Unis, suggèrent un espace de discours global qui sera élargi dans les prochains numéros. Ce faisant, les liens discutés pour l'Allemagne entre la confrontation avec le passé, les blessures et les cicatrices du présent, qui résultent des expulsions et des guerres, se détachent d'un contexte strictement national et s'ouvrent à une perspective inter- et transnationale, ce qui est l'engagement même de la revue. Sous la forme d'une chronologie de la violence, par exemple, Lina Meruane, écrivain et professeur de littérature chilienne vivant à New York et récompensée par le prix Anna Seghers, affronte dans sa contribution « *Offene Augen*» / « Les Yeux ouvertes » (p. 163-172) une réalité de la violence sanglante contre les manifestants au Chili – rarement éclairée par les médias européens – qui doivent souvent payer leurs efforts par la perte de leur vue. Ici aussi, les blessures d'un passé dictatorial turbulent et brutal continuent de façonner la réalité de la vie dans un pays d'Amérique du Sud qui a longtemps été perçu de manière stéréotypée comme le ‘pays modèle de l'Amérique latine’.

Les guerres et les blessures dans les régions européennes voisines sont également évoquées. Dans son article sur la douleur, la mémoire et la guérison, consacré aux arts visuels dans leur signification politique, la spécialiste des sciences culturelles et directrice du Goethe-Institut au Centre culturel franco-allemand de Ramallah Mona Kriegler associe la question d'une saisie symbolique de la blessure et de la guérison en tant que « tout imparfait » (« *Unvollkommenes Ganzes* ») d'une manière aussi surprenante que logique (p. 74-89). Elle relie la technique japonaise élaborée du « kintsugi », la dorure symbolique et la réparation de la porcelaine et de la vaisselle fêlées, au « *khayyat al farfuri* », la réparation d'objets ménagers cassés par des réparateurs itinérants, fréquente dans les pays arabes, et ici artistiquement transformée en la broderie stabilisante au fil sur papier, à l'histoire irakienne et aux blessures de Bagdad marquées par la guerre et la terreur. Le problème de la réparation devient ainsi une forme d'expression de la solidarité humaine qui transcende les formes d'art conditionnées par une culture et les questions politiques de portée régionale.

Un tel plaidoyer évoque également Souleymane Bachir Diagne dans sa contribution sur l’ « Ubuntu », un terme tiré de la langue bantoue et rendu célèbre par Nelson Mandela, qui englobe à la fois un concept philosophique et une pratique vivante (p. 93-105). Au lieu de recourir aux concepts d'humanisme encore imprégnés de colonialisme et d'eurocentrisme, Diagne évoque les chances d'une humanité moins cartésiano-centrée et davantage fondée sur la reconnaissance d'une relation relationnelle de l'être humain et de ses forces à ses semblables et à son environnement. Bien que des concepts comparables d'un jeu de forces ouvert et dynamique existent également dans d'autres cultures et langues, c'est une vision humaniste et centralisatrice de l'humanité et de la position des êtres humains dans leur relation à l'environnement qui domine, mais qui ne peut être maintenue plus longtemps, tant en matière d'écologie que de coexistence, sans mettre l'humanité en danger à long terme.

Par conséquent, il ressort déjà du contenu de cette première publication que les réparations historiques ne peuvent être pensées uniquement en termes monétaires et quantifiables. Ce qu'il faut, c'est plutôt une redéfinition et l'auto-positionnement d'une Europe qui n'est actuellement pas épargnée par les séparatismes, les crises et les conflits vis-à-vis d'elle-même, de ses États et nations, de ses minorités et régions entre elles. Ces conflits ne peuvent être pensés indépendamment des revendications de l’universalisme européen – autrefois fièrement proclamé par la France, et qui va de pair avec une intégration, une responsabilité et une dépendance de l'Europe vis-à-vis du monde qui doivent toujours être reflétées. Penser l'Europe à partir d'elle-même, contre elle-même et pour elle-même, mais toujours à l'échelle mondiale n'est pas un petit projet, qui s'est manifesté pour la première fois dans le premier numéro d'un journal coloré et créatif et qui, espérons-le, se poursuivra l'année prochaine avec un thème tout aussi urgent. Ce magazine ambitieux le prouve : comme le rhinocéros, le « Projet Europe » est définitivement toujours en vie et on peut espérer qu'il est encore loin de l'extinction.

Publié dans laviedesidees.fr, le 8 novembre 2020.